

Zeitschrift: Colloquium Helveticum : cahiers suisses de littérature générale et comparée = Schweizer Hefte für allgemeine und vergleichende Literaturwissenschaft = quaderni svizzeri di letteratura generale e comparata

Herausgeber: Association suisse de littérature générale et comparée

Band: - (2022)

Heft: 51: Literarische Glokalisierung = Glocalisation littéraire = Literary glocalization

Artikel: La Collection ibéro-américaine de l'Institut international de coopération intellectuelle (1930-1939) : un exemple de glocalisation

Autor: Schläpfer, Anne-Frédérique

DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-1074483>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 13.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Anne-Frédérique Schläpfer

La Collection ibéro-américaine de l'Institut international de coopération intellectuelle (1930-1939)

Un exemple de glocalisation

This article aims to outline the phenomenon of glocalization from the example of the “Ibero-American Collection” published by the International Institute for Intellectual Cooperation from 1930 to 1939. Initially planned to appear in four languages, this collection was eventually published in French only. It is nonetheless an interesting laboratory from which to observe the consequences of the worldwide circulation of literature, through translation, on the uses and definitions of literature, as well as on the simultaneous production of the global and the local. In this, it is exemplary of a particular moment in the history of the idea of world literature.

Alors que l'UNESCO fait depuis quelques années l'objet d'un intérêt croissant, notamment quant à son rôle dans la promotion et la circulation de la littérature à l'échelle mondiale¹, il en va tout autrement des organes qui l'ont précédée durant l'entre-deux-guerres, et dont l'UNESCO a repris une partie des missions. En effet, les études littéraires ont consacré peu de travaux à la Commission internationale de coopération intellectuelle (CICI), fondée à Genève en 1922, et à l'Institut international de coopération intellectuelle (IICI) inauguré à Paris en 1926, qui fonctionnent tous deux sous l'égide de la Société des Nations (SDN).

Il importe d'abord de présenter les activités de la CICI et de l'IICI, demeurées méconnues. Malgré leur faible dotation et leur situation périphérique au

1 Cet article a été écrit dans le cadre du projet Postdoc.Mobility « Vers une politique de la littérature mondiale ? Le cas de la Commission internationale de coopération intellectuelle (1922-1946) et de l'Institut international de coopération intellectuelle (1924-1946) » (projet n° 206658) soutenu par le Fonds national suisse (FNS).

Chloé Maurel, « La politique internationale du livre de l'UNESCO, 1945-1980 », dans Claude Hauser *et al.* (dir.), *La Diplomatie par le livre. Réseaux et circulation internationale de l'imprimé de 1880 à nos jours*, Paris, Nouveau Monde éditions, 2011, p. 197-217 ; Susanne Klengel, « El derecho a la literatura (mundial y traducida). Sobre el sueño translatólogico de la UNESCO », dans Gesine Müller *et al.* (dir.), *Re-Mapping World Literature: Writing, Book Markets and Epistemologies between Latin America and the Global South*, Berlin ; Boston, De Gruyter, 2018, p. 131-155 ; Sarah Brouillette, *UNESCO and the Fate of the Literary*, Stanford, Stanford University Press, 2019.

sein de la SDN, ces institutions ont non seulement collaboré avec plusieurs autres institutions littéraires de l'époque, comme le PEN Club, mais ont également pu s'attacher des membres de renom, tels que Thomas Mann, Henri Bergson, Marie Curie, Paul Valéry, Albert Einstein. Dédiées à « la compréhension mutuelle et au rapprochement des esprits »², et à la « diffusion des sciences, des lettres et des arts »³ à l'échelle du globe, ces institutions développent des programmes de promotion culturelle et de coopération intellectuelle. Elles mènent principalement des « actions de coordination »⁴ et visent la création de normes internationales, afin, notamment, de régler les échanges universitaires et scientifiques, de penser des programmes d'éducation valorisant le désarmement moral, ou d'établir les standards de conservation pour les musées.

Dans les domaines littéraire et bibliophilique, la CICI et l'IICI ont établi des normes bibliographiques mondiales, facilité la circulation des imprimés, et contribué à la protection de la propriété intellectuelle et du travail des traducteurs. En outre, l'IICI a organisé de nombreux congrès, des réunions et des enquêtes dans le but de rassembler des artistes et des intellectuels reconnus ainsi que des délégués et des diplomates issus de diverses nations. Désireux de pacifier les relations internationales et de trouver des solutions humanistes aux conflits mondiaux, les membres des réseaux rayonnant autour de ces deux institutions ont échangé et confronté leurs conceptions parfois antagonistes de la culture et de la littérature. Les *Entretiens* et les *Correspondances* publiés par le Comité des Arts et des Lettres de l'IICI⁵ entre 1932 et 1938 témoignent ainsi d'un effort collectif et interdisciplinaire de définition de la littérature et de ses usages. Au vu de la pluralité de leurs activités, la CICI et l'IICI constituent un cas particulièrement intéressant qui permet de réfléchir à la manière dont les intellectuels de l'époque ont pensé la littérature mondiale et sa circulation.

Si quelques études apportent un point de vue spécifiquement littéraire sur les activités de ces institutions⁶, et si on en trouve des mentions ponctuelles

2 Henri Bonnet, *L'Œuvre de l'Institut international de coopération intellectuelle*, Paris, Librairie du Recueil Sirey, 1938, p. 6.

3 *Idem*, p. 25.

4 Jean-Jacques Renoliet, « La République des Lettres et la Société des Nations. L'Organisation de coopération intellectuelle (1919-1939) », *La République des lettres dans la tourmente, 1919-1939* ; Actes du colloque international, Paris, les 27 et 28 novembre 2009, Collège de France, Paris, CNRS / A. Baudry et Cie, 2011, p. 87.

5 Créé en 1925, le comité prend sa forme définitive sous la présidence de Paul Valéry en 1931. Il rassemble entre autres Paul Valéry, Béla Bartók, Johan Bojer, Salvador de Madariaga, Thomas Mann et Hélène Vacaresco.

6 Notamment : Antoine Compagnon (dir.), *La République des lettres dans la tourmente, 1919-1939*, *op. cit.*

dans des travaux portant notamment sur l'importation de la littérature sud-américaine en Europe⁷, ce sont principalement les historiens de la culture et des échanges intellectuels⁸, mais aussi les spécialistes des institutions internationales⁹ et de la diplomatie culturelle¹⁰ qui se sont saisis de ce cas. Les volumineuses archives de l'IICI, conservées à Paris au siège de l'UNESCO, permettent aux chercheurs de mieux comprendre les mécanismes de la coopération culturelle et intellectuelle, de décrire finement les rouages du *soft power*, et d'analyser les formes concurrentes de politique et de propagande culturelles étatiques à l'échelle internationale. Ces aspects ne sont pas étrangers à la question qui m'occupe, mais j'aimerais ici en discuter les implications plus strictement littéraires, liées à la traduction, et susceptibles de porter un éclairage sur la glocalisation, comprise comme la production simultanée de global et de local, en ce que la traduction, par le biais de la CICI et de l'IICI, a permis la diffusion transnationale de la littérature, mais a également contribué à la nationalisation des identités culturelles.

La traduction comme phénomène de glocalisation

Les archives révèlent que la traduction était au cœur des activités littéraires de l'IICI et de la CICI. Sur ce plan, deux projets méritent d'être mentionnés : l'*Index translationum* et les collections dédiées aux littératures extra-européennes. L'*Index* est l'un des accomplissements majeurs de l'IICI. Il a été pensé, dans les années 1930, comme une bibliographie de la littérature mondiale visant à produire une cartographie de la traduction à l'échelle du globe. Le second projet qui m'intéressera ici consiste en deux collections dédiées aux littératures ibéro-américaine (12 volumes entre 1930 et 1939)¹¹

7 Sylvia Molloy, *La Diffusion de la littérature hispano-américaine en France au XX^e siècle*, Paris, Presses universitaires de France, 1972 ; Gesine Müller, *Wie wird Weltliteratur gemacht ? : Globale Zirkulationen lateinamerikanischer Literaturen*, Berlin ; Boston, De Gruyter, 2020 ; Roig Sanz Diana et Jaume Subirana (dir.), *Cultural Organizations, Networks and Mediators in Contemporary Ibero-America*, New York, Routledge, 2020.

8 Martin Grandjean, *Les Réseaux de la coopération intellectuelle. La Société des Nations comme actrice des échanges scientifiques et culturels dans l'entre-deux-guerres*, Thèse de doctorat, Université de Lausanne, 2018.

9 Jean-Jacques Renoliet, *L'UNESCO oubliée. La Société des Nations et la coopération intellectuelle (1919-1946)*, Paris, Publications de la Sorbonne, 1999.

10 Juliette Dumont, *Diplomaties culturelles et fabrique des identités. Argentine, Brésil, Chili (1919-1946)*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2019.

11 *Historiens chiliens. Pages choisies*, trad. de Georges Pillement, préf. de Carlos Pereyra, 1930 ; J. Felicio Dos Santos, *Le Diamant au Brésil*, trad. de Manuel Gahisto, préf. d'Afonso Celso, 1931 ; Bolivar, *Choix de lettres, discours et*

et japonaise (3 volumes de 1936 à 1939).¹² La plupart des titres parus dans ces deux collections a été intégrée au catalogue de la « collection des œuvres représentatives » de l'UNESCO fondée en 1948 ; on peut considérer, ainsi, que les ouvrages publiés par l'IICI ont largement inspiré le travail d'édition mené ensuite par l'UNESCO. Dans le cadre restreint de cet article, je me concentrerai sur la collection ibéro-américaine, qui me semble permettre d'interroger la notion de glocalisation, en observant les mécanismes qui font que la traduction de textes d'Amérique latine produit simultanément de la mondialité, parce qu'elle renforce l'idée et la définition d'une littérature universelle, et de la localité (ou de la nationalité), et qu'elle consolide les spécificités des littératures nationales.¹³ En cela, cette collection invite à mieux penser l'articulation des échelles de description de la littérature, aussi bien locales ou nationales que régionales et mondiales.

L'idée de la collection ibéro-américaine émerge en 1927 à l'initiative d'un groupe d'écrivains sud-américains résidant à Paris. A leurs délégués à l'IICI, ils font part de leur désir d'éditer « les œuvres les plus marquantes de leurs pays, en traduction dans les langues de grande diffusion »¹⁴, à savoir le français, l'italien, l'anglais et l'allemand. La sélection des œuvres devait revenir à un comité international formé de plusieurs spécialistes de la littérature latino-américaine issus des quatre pays européens concernés par le projet, ainsi

proclamations, trad. de Charles V. Aubrun, préf. de L. Vallenilla Lanz et C. Parra Pérez, 1934 ; D. F. Sarmiento, *Facundo*, trad. de Marcel Bataillon, préf. d'Anibal Ponce, 1934 ; José Martí, *America*, trad. de Francis de Miomandre, préf. de J. Manach, Marinello, F. Lisazo, 1935 ; Machado de Assis, *Dom Casmuro*, trad. de Francis de Miomandre, préf. d'Alfranio Peixoto, 1936 ; E. M. Hostos, *Essais*, trad. de Max Daireaux, préf. de P. Henriquez Urena et C. Pedreira, 1936 ; Joaquín V. González, *Mes montagnes*, trad. et avant-propos de Marcel Carayon, lettre-préf. de Rafaël Obligado, 1937 ; Ricardo Palma, *Traditions péruviennes*, trad. de Mathilde Pomès, préf. de Clemente Palma, 1938 ; *Folklore chilien*, trad. de Georgette et Jacques Soustelle, avant-propos de Gabriela Mistral, 1938 ; Florencio Sánchez, *Théâtre choisi*, trad. de Max Daireaux, préf. de E. Diez-Canedo, 1939 ; Joaquim Nabuco, *Pages choisies*, trad. de Victor Orban et Mathilde Pomès, préf. de Graça Aranha, 1939.

12 *Haikai de Bashô et de ses disciples*, trad. de Kuni Matsuo et Steinilber-Oberlin, 1936 ; Masaharu Anesaki, *L'Art, la vie et la nature au Japon*, 1938 ; Sôseki Natsume, *Kokoro : le pauvre cœur des hommes*, trad. de Horiguchi Daigaku et Georges Bonneau, préf. de Tetsuzô Tanikawa, 1939.

13 Je m'accorde sur ce point avec les thèses de Blaise Wilfert-Portal dans « De la traduction comme publication et comme glocalisation », dans Laura Folica *et al.* (dir.), *Literary Translation in Periodicals: Methodological Challenges for a Transnational Approach*, Amsterdam, John Benjamins Publishing Company, 2020, p. 21-46.

14 « Une Collection ibéro-américaine », *Bulletin de l'Association Guillaume Budé*, vol. 27, n° 1, 1930, p. 38.

que d'un auteur espagnol et de représentants de plusieurs nations sud-américaines.¹⁵ Chaque traduction devait être précédée d'une introduction signée par un spécialiste. Initialement, le projet, pensé à Paris par des auteurs et acteurs culturels sud-américains et mis en œuvre par un comité international, entendait donc publier les traductions des mêmes textes latino-américains, et ce en quatre langues, en adaptant la présentation et les préfaces aux attentes et aux habitudes de chaque communauté de lecteurs. Toutefois, le projet n'a jamais vu le jour sous cette forme, les moyens financiers, dépendant des subventions d'États d'Amérique du Sud, ayant manqué dès 1927. Bien que le comité ait pensé pouvoir maintenir les « séries » francophones et anglophones, c'est finalement dans la seule langue française que cette collection aboutit véritablement.

Le phénomène de glocalisation n'est donc observable qu'à partir de cet exemple unique, mais les enseignements que nous pouvons en tirer n'en sont pas moins riches : les archives rendent en effet particulièrement sensibles les questions portant sur la définition de la littérature, non seulement lorsqu'elle est transposée dans une langue et une culture différentes, mais aussi lorsqu'elle est l'objet de discussions dans une arène internationale où interagissent des acteurs aux profils divers. La multiplicité des publics visés et touchés par la collection interroge également : il ne s'agit pas uniquement du lectorat français, ni même strictement francophone, puisque la collection est diffusée à l'international *via* le réseau de l'IICI et de la CICI, et que nombre de volumes sont envoyés en Amérique latine. J'essaierai donc de déplier, à partir du double point de vue de la traduction et de la réception, ce que cette collection d'œuvres traduites peut nous faire comprendre de la littérature mondiale à l'époque, et comment sa diffusion produit de la glocalité.

15 Les archives signalent la composition du comité comme suit : « [Ernest] Martinenche ; Francisco Garcia Calderon ; Enrique Diez-Canedo (espagnol) ; Georges Le Gentil (Prof. de portugais à la Sorbonne) ; [Arturo] Farinelli (italien) ; Kester (américain) et un hispaniste allemand qui sera choisi par l'Institut [...] après une enquête en Allemagne », Archives de l'UNESCO, AG 1-IICI-F-VI-6, BOX_NOOCR_000253. En 1931, le comité définitif sera le suivant : Mlle Gabriela Mistral ; MM. Víctor Andrés Belaúnde ; Dominique Braga ; Mariano Brüll ; Enrique Diez-Canedo ; Francisco Garcia-Calderon ; Georges Le Gentil ; Alfonso Reyes ; Gonzague de Reynold ; Raymond Ronze ; Gonzalo Zaldumbide. De toutes les archives venant de l'UNESCO, je ne mentionnerai désormais que les cotes.

Un moment de l'idée de littérature mondiale

De l'aveu des membres du comité de publication de la collection, le choix des œuvres a très tôt été considéré comme « le point le plus délicat »¹⁶ du projet. Il dépendait non seulement du financement accordé par chaque État pour la publication de textes issus de son patrimoine, mais aussi de contraintes liées à la compréhension de ce que doit être un texte « représentatif » ou « classique », voire un « chef d'œuvre », puisque la qualification des ouvrages formant la collection oscille entre ces termes.¹⁷ Les rapports des séances de février 1931 révèlent particulièrement bien les tensions et les enjeux relatifs à cette sélection.

Alors que le comité se réunit pour établir le programme et l'ordre de parution des publications à venir, la question de la définition de la littérature sous-tend les discussions. En effet, les deux premiers volumes de la collection *Historiens chiliens* et *Le Diamant au Brésil* relevaient davantage de l'histoire que de la littérature. Ils rassemblaient, pour l'un, des textes de Carlos Pereyra, historien anti-impérialiste retraçant non sans critique l'histoire de la colonisation espagnole en Amérique latine, et, pour l'autre, un texte de Joaquim Felício dos Santos donnant un aperçu de l'histoire socio-économique d'une région diamantaire. Le caractère potentiellement polémique de ces publications gêne certains membres du comité, notamment Martinenche et Le Gentil, auprès desquels des délégués d'Espagne et du Brésil se sont plaints. Trop politiques, ces ouvrages contreviendraient à l'esprit de la collection « publiée dans un but de rapprochement [des peuples] » ; le comité s'engage alors à contrôler de près les textes à paraître afin « que ne soient [pas] blessées les susceptibilités nationales ».¹⁸ Finalement, ces tensions diplomatiques mènent le président du comité, le Suisse Gonzague de Reynold, à rappeler, si ce n'est à redéfinir, la mission de la collection :

La Commission [CICI] a un grand intérêt pour la Collection. Toutefois les membres de la Commission seraient heureux que la Collection eût un caractère surtout littéraire, qu'elle évitât les œuvres, sinon historiques, du moins politiques. En un mot qu'elle soit vraiment une Collection de Classiques.

16 « Procès-verbal de la réunion du 15 mars à 15 heures », 1927, AG 1-IICI-F-VI-6, BOX_NOOCR_000253.

17 On peut ainsi donner quelques expressions utilisées pour désigner la collection : « Traductions d'ouvrages de la littérature classique Ibéro-Américaine » ; « une œuvre internationale de publication de chefs-d'œuvre caractéristiques de la littérature ibéro-américaine » ; « Cette œuvre prendrait place aux côtés des autres œuvres représentatives publiées ».

18 Toutes les citations suivantes proviennent de AG 1-IICI-F-VI-6, BOX_NOOCR_000253.

Les œuvres politiques, voire historiques, ne seraient donc pas de véritables « classiques ». C'est sur cette notion relativement problématique qu'achoppe le débat. Désireux d'éviter les problèmes de droits d'auteur, le comité privilégie la publication d'œuvres antérieures à 1900 dont les auteurs sont décédés. En ce sens, est *classique* tout texte non actuel, mais d'importance en ce qu'il exprime formellement une spécificité nationale ou régionale. Alors que, pour les membres sud-américains, il est primordial que la collection présente des ouvrages affirmant l'identité des nations d'Amérique latine désormais émancipées des empires coloniaux, en revenant, par exemple, sur l'histoire de leur constitution, pour Reynold et d'autres membres européens, en revanche, la notion de classique renvoie à des œuvres strictement *littéraires*, dont la valeur est premièrement esthétique. Reynold, estimant donc qu'il « faut avant tout se mettre d'accord sur la valeur littéraire des textes », relance la discussion portant sur la sélection des œuvres.

La lecture des sources permet d'identifier un éventail de propositions. Dominique Braga, le secrétaire de rédaction de la collection, souligne qu'il serait bon de publier un roman, genre international par excellence. Raymond Ronze propose alors « de refaire une traduction entièrement nouvelle de *Facundo* [de Sarmiento] », dont il existe certes une traduction datant du XIX^e siècle, mais qu'il sait à la fois « critiquée et épuisée ». Il suggère, pour l'Argentine, de donner d'une part *Mis Montanas* de Joquin Gonzalez et, d'autre part, *Martin Fierro*, le poème épique de José Hernández. Ce dernier livre, difficile à traduire, serait d'« un grand intérêt philologique ». Quant à Ventura Garcia Calderon, il aimerait voir traduits les *Essais* d'Alberdi, tout en convenant que ce n'est pas là une œuvre de « pure imagination ». Le Gentil pense que c'est surtout « sur des nouvelles et des contes de Machado de Assis qu'il conviendrait d'insister ». Est évoquée, finalement, l'idée de publier une anthologie de poésie, voire un volume complet rassemblant les poèmes du nicaraguayen Ruben Dario, considéré comme le « plus grand poète hispano-américain ». A cela, Braga rétorque qu'il

[...] ne pense pas qu'on puisse publier tout un volume de vers de Ruben Dario. La poésie est par essence intraduisible. Une anthologie, comme le proposait M. Garcia Calderon aurait son utilité. Mais traduire tout un recueil d'un même poète, et d'un poète comme Ruben Dario, paraît bien difficile.

Pour terminer, Palma Guillen, remplaçante de Gabriel Mistral – qui dit d'ailleurs considérer « le folklore comme l'unique littérature véritable du Chili »¹⁹ – est invitée à exposer « les raisons qui ont fait que le Comité a prévu la publication de volumes graphiques ». Guillen développe ainsi l'idée que

19 Lettre de Mistral à Braga, 29 novembre 1934, ma traduction.

[1]a civilisation latino-américaine a trouvé une expression littéraire dont la place est marquée dans la collection, mais son expression plastique et musicale ne saurait être négligée. Le folklore artistique et musical de l'Amérique latine est extrêmement important [...]. C'est pourquoi il a été prévu que la Collection comprendrait des volumes d'anthologie du folklore américano-latin et des volumes illustrés.

La discussion autour de la notion de classique laisse entrevoir une ligne de fracture entre les conceptions européenne et américaine. Pour Reynold, Ronze, voire Braga, un classique relève de la Littérature et désigne des textes dont la valeur fondamentalement *esthétique* appelle l'admiration. Il neutralise les conflits politiques, voire coloniaux. Pour les représentants sud-américains, en revanche, cette même notion prend une dimension davantage *culturelle* : il s'agit de faire émerger la singularité tout à la fois esthétique, historique *et* politique de l'Amérique latine, afin de « révéler la sensibilité de ces peuples [américains] ».²⁰ Preuve en est cet échange entre Henri Bonnet, directeur de l'IICI, et Julian Nogueira, délégué de l'Uruguay auprès de l'Institut, à propos du choix des auteurs uruguayens à traduire :

A première vue, je choisirai le théâtre de Florencio Sanchez pour la collection ibéro-américaine, étant donné que cet auteur est, à mon avis, et jusqu'à présent, l'expression de l'Amérique latine. Quant à [José Enrique] Rodo, j'ai des hésitations quoiqu'il soit considéré comme l'écrivain le plus parfait de l'Amérique latine et même de langue espagnole au début du XX^e siècle. J'hésite parce qu'il était avant tout un styliste. Sa pensée, à mon avis, n'est pas très originale, quoique toujours très noble, et je crains qu'une traduction de ses œuvres mettrait davantage en relief son manque d'originalité dans la pensée, surtout parce qu'il était très près de certains penseurs français. D'autre part, c'est précisément le style qui est difficile à rendre, j'ose dire impossible, quand on fait des traductions.²¹

A travers la traduction, c'est bien « l'expression de l'Amérique latine » et l'« originalité » de la *pensée* que Nogueira privilégie au détriment du travail de « styliste » d'un auteur pourtant reconnu comme l'un des plus importants du continent.

Les poètes, Rodo comme Dario, sont réputés intraduisibles par plusieurs membres du comité, qui considèrent qu'une traduction ne serait pas à même de rendre le style qui, justement, singularise leurs esthétiques ; c'est pourquoi le volume de *Martin Fierro*, que le comité décide finalement de publier, propose à la fois un « texte rythmique et un texte de traduction littérale, ligne à

20 Gabriela Mistral, « L'Institut de coopération intellectuelle ; ce qu'il est ; ce qu'il peut faire », *Revue de l'Amérique latine*, tome XII, n° 55, 1926, p. 17.

21 Lettre de Julian Nogueira à Henri Bonnet, 30 octobre 1931, AG 1-IICI-F-VI-8, BOX_NOOCR_000254.

ligne », comme si, pour le comité, une traduction unique ne pouvait rendre justice au poème original. En revanche, les essais, la prose, le folklore et les expressions graphiques ne craignent pas de perdre, au filtre de la traduction, leur caractère particulier. Ils permettent, au contraire, au lecteur néophyte d'accéder aux cultures nationales et d'en connaître l'« âme », pour reprendre une expression de l'époque.

Une lettre de Braga adressée à Alfonso Reyes suggère que c'est moins la littérature dans sa définition européenne, esthétique, que les genres moins canoniques ou plus « traditionnels » qui intéressent le public :

[...] le volume consacré par nous au folklore chilien, et qu'a préfacé notre amie Gabriela Mistral, a été de ceux qui ont soulevé le plus réel intérêt dans le public touché par notre collection. On nous a vivement incités de divers côtés à en publier de similaires pour d'autres pays [...]. Vos traditions de contes, chansons, récits recueillis oralement, etc., sont en effet, je le sais, de celles qui peuvent intéresser le plus en Europe non seulement les spécialistes, mais aussi un assez large public.²²

L'usage du possessif « vos » marque une spécificité et reconnaît à la littérature ibéro-américaine une originalité, voire un exotisme littéraire et ethnographique dont serait friand le lecteur européen. La glocalisation, telle qu'on peut en observer les effets dans le comité éditorial d'une collection publiée par une institution internationale, rend donc visible le dissensus qui règne quant à la définition de la littérature lorsqu'elle s'apprête à circuler à l'échelle mondiale, mais aussi la création concomitante de caractères littéraires nationaux. Alors que Bonnet écrivait « qu'il y a des besoins plus profonds encore et plus généraux de discussion et d'entente, des définitions plus difficiles à établir, qui seraient la base d'un accord général sur des conceptions communes »²³, le cas qui m'occupe ici démontre que la définition de la littérature, à même d'inclure des œuvres extra-européennes, est le lieu d'intenses négociations : il faut non seulement en repenser les frontières pour y intégrer des genres « mineurs », oser des incursions dans les sciences humaines et sociales, voire dans les arts graphiques, mais aussi penser la traduction et l'intraduisible. La diffusion de la littérature latino-américaine, dans l'entre-deux-guerres, implique donc un élargissement de la définition de la littérature, alors étroite, pour aboutir à une conception du littéraire plus culturelle, et en cela moins stylistique et autonome que celle habituellement valorisée dans la tradition européenne.

22 Lettre de Dominique Braga à Alfonso Reyes, 19 décembre 1939, AG 1-IIICF-VI-14, BOX_NOOCR_000255.

23 AG 1-IIICF-A-8, BOX_OCR_000025.

Reynold évoquait volontiers le « goût des littératures étrangères »²⁴ duquel participait selon lui la Collection. Cette dernière révèle plus spécifiquement le rapport particulier à la littérature mondiale et à la nationalisation des cultures littéraires tel qu'il se développe dans les institutions internationales de l'époque. La traduction sert moins l'uniformisation mondiale de la littérature que le renforcement des identités littéraires nationales. Ainsi, Robert de Traz, proche de Reynold et grand promoteur de l'« esprit de Genève », écrit au sujet des œuvres traduites qu'« après un premier moment de surprise, [...] [il faut], pour les assimiler, reconstituer autour d'elles leur atmosphère, les replacer dans leur lignée. Tout en les sollicitant, écrit-il encore, protégeons-les contre notre désir même et maintenons-les différentes de nous. »²⁵ En circulant à l'échelle mondiale, la littérature produit paradoxalement du local, ou du national, tant elle fait prendre au lecteur la « conscience toujours plus exacte de la diversité ». Loin d'arraser les différences entre les traditions littéraires, le phénomène de traduction dont la Collection ibéro-américaine est un exemple nous permet de comprendre que la littérature mondiale relève, à l'époque, d'un système de genres nationaux, voire continentaux, construits et commentés de façon transnationale, participant pleinement de la « géopolitique littéraire »²⁶ décrite par Pascale Casanova.

Des réceptions pour une collection

Quel était le public visé et touché par la Collection ibéro-américaine ? La lettre de Braga citée plus haut offre une première réponse sur sa composante sociologique : au large public, qui plébiscite Machado de Assis et Sarmiento, mais aussi les ouvrages dont il apprécie le caractère exotique, Braga oppose les spécialistes qui, en France, étaient de plus en plus nombreux à s'intéresser à l'Amérique du Sud. Les chercheurs en sciences humaines de l'époque – historiens, ethnologues ou sociologues – avides de nouveaux terrains d'étude, espèrent en trouver en Amérique latine.²⁷ Quant aux hispanistes français, ils se réjouissent de la fidélité de ces nouvelles traductions qu'ils estiment

24 *Société des nations, commission internationale de coopération intellectuelle. Rapport de la commission sur les travaux de sa dix-septième session plénière*, n° C.290.M.154. 1935. XII., 1935, p. 8.

25 Robert de Traz, *L'Esprit de Genève*, Paris, Grasset, 1929, p. 270.

26 Pascale Casanova, *La République mondiale des lettres*, Paris, Éditions du Seuil, 2008, [1999], p. 64.

27 Voir notamment : Jacques Chonchol et Guy Martinière, *L'Amérique latine et le latino-américanisme en France*, Paris, Éditions de l'IHEAL, 1985.

susceptibles « de faire autorité au point de vue des études universitaires hispaniques ».²⁸

Au vu de cette première réception, on pourrait supposer que les lecteurs visés et touchés par la Collection étaient principalement français. Or les archives révèlent une réception à la fois plus surprenante et plus variée : elle se répartit non seulement entre des catégories sociologiques diverses, mais aussi aux échelles nationales, régionales et internationales. Au niveau international, lieu de la deuxième réception, la collection rencontre un véritable succès : la volonté du Japon de lancer sa propre collection en est la manifestation éclatante. La collection ibéro-américaine fonctionne comme un modèle particulièrement prometteur qu'il s'agit de décliner pour les autres cultures littéraires. Pour Bonnet, la « collection n'est qu'un début ; ce n'est que le premier anneau d'une chaîne ; c'est un des moyens pratiques et limités par l'addition desquels on crée une grande œuvre. Cette collection doit se dépasser et s'élargir. »²⁹ L'institutionnalisation mondiale de la littérature génère donc, de manière paradoxale, sa nationalisation ; elle est, pour le dire avec Bonnet, « fédérative, [...] respectant l'originalité des génies nationaux et des créations nationales » mais elle facilite, en même temps, « l'accès au 'trésor commun des connaissances et des découvertes de tous'. »³⁰

Une troisième réception plus inattendue doit être évoquée : celle de l'Amérique latine. A en croire Jean-Jacques Mayoux, le premier directeur de l'UNESCO,

[l]e résultat pratique [de la collection] a été de faire plaisir à l'Amérique latine, ou plus exactement aux milieux intellectuels de ces pays, ce qui est bel et bien. Mais le public auquel ces livres étaient destinés n'a pas mordu, ce qui est tout de même fâcheux.³¹

Ce serait donc, curieusement, en Amérique latine, là même où la littérature ibéro-américaine n'est pas ignorée et, surtout, accessible en langue originale, que le retentissement de la collection aurait été le plus grand. L'importance de la publication de ces œuvres à Paris, considérée alors comme la capitale mondiale de la littérature, représente en effet les prémices d'une reconnaissance et d'une légitimation mondiale pour ce continent qui passent néanmoins par une caractérisation nationale et régionale de la littérature d'Amérique du Sud.

28 Lettre de D. Braga à Antonio Aita, 22 décembre 1938, AG 1-IIICI-F-VI-5, BOX_NOOCR_000253.

29 *L'année 1934 de la coopération intellectuelle*, 1934, p. 201.

30 Henri Bonnet, *op. cit.*, p. 10.

31 Jean-Jacques Mayoux, rapport de l'Institut international de coopération intellectuelle, 1925-1946, p. 437, cité in Sylvia Molloy, *op. cit.*, p. 105.

Le cas de la Collection ibéro-américaine suggère que la traduction d'œuvres latino-américaines a impliqué une discussion sur la définition de la littérature au sein d'institutions internationales qui s'étaient donné pour mission de rassembler et de diffuser la littérature à l'échelle globale. Il révèle également la façon dont la traduction participe de la construction des traditions littéraires nationales : en étant publiées à Paris et distribuées dans le monde, les œuvres de la Collection ont moins contribué à uniformiser les productions littéraires qu'elles n'ont forgé une tradition de la littérature ibéro-américaine, dont on soulignait les spécificités et les différences avec d'autres littératures nationales. En cela, la Collection est un exemple de globalisation, car elle affirme l'identité nationale (ou régionale) de cette littérature, tout en l'inscrivant dans la littérature mondiale.